

# L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 27 OCTOBRE 1859.

No. 6.

## DISCOURS DE MGR. LANDRIOT.

(Suite et fin.)

Il y a cette différence entre vous et les arbrisseaux de la campagne, que ces derniers obéissent à des lois nécessaires dans leur développement. Placés sur un terrain fertile, ils sont obligés de sortir de terre et de grandir ; alors même qu'ils pourraient ne pas le vouloir, il y aurait en eux et dans le sol une force combinée qui ferait violence à leurs capricieux instincts. Pour vous, vous êtes des arbrisseaux intelligents et doués de liberté : c'est ce qui fait la loi de votre nature, mais aussi la difficulté que rencontrent les maîtres les plus capables et les plus dévoués. Oui, vous êtes dans une terre excellente, mais vous pouvez résister à son action ; vous pouvez ouvrir ou fermer les canaux de votre âme, et ces veines mystérieuses par où monte la sève d'une excellente éducation ; et selon que vous ouvrirez ou fermerez les vaisseaux intérieurs, il y aura vie surabondante ou dépérissement dans votre être moral. Il faut donc votre coopération à l'influence active de vos bons maîtres, et au travail premier et principal de la grâce : il faut vouloir avec la terre qui vous porte, avec les pères qui vous aiment et vous cultivent, et surtout avec Dieu, qui donne toute croissance. Combien de pauvres jeunes gens, placés dans les institutions chrétiennes, ont résisté aux meilleures influences et sont sortis avec la pauvreté d'intelligence et la perversité du cœur ! Les esprits superficiels accusent alors, avec plus ou moins d'amertume, les maisons qui leur ont offert un asile protecteur. Ils rendent les maîtres responsables des excès de la liberté humaine, comme on reprocherait au jardinier de n'avoir pas assez arrosé la plante qui dépérit, mais on oublie que l'enfant est une tige intelligente, et dont le mauvais vouloir peut paralyser les soins les plus assidus, la culture la plus énergiquement dévouée. Sur douze Apôtres, il y eut un apostat : ni la compagnie du Sauveur, ni ses instructions, ni son amitié ne purent changer un cœur perfide. Pourquoi voudrait-on exiger d'un maître chrétien ce que le Seigneur n'a point fait ? Il est des limites que ne franchit même pas la toute-

puissance de Dieu, parce que sa sagesse s'est imposé la loi de respecter la liberté de l'homme, de l'aider avec amour, mais de ne point la contraindre.

Aussi, mes chers enfants, nous avons commencé à faire un appel à toutes les forces vives de votre liberté, et nous vous avons adressé tout d'abord les paroles de l'Écriture : “ Écoutez-moi, germes divins : soyez comme des roses plantées le long des eaux ; produisez comme l'encens une odeur de suavité ; que vos fleurs soient comme celles des lis ; amenez des rameaux de grâce ; chantez des cantiques ; bénissez Dieu dans ses œuvres, et rendez gloire à son nom. ” Oui, mes chers enfants, répondez aux soins qui vous sont prodigués dans cette pieuse maison, et contemplez par l'énergie de votre volonté le résultat de l'action exercée sur votre intelligence et votre cœur. Epanouissez-vous dans le jardin de l'Église comme la rose brillante de couleurs ; soyez un jour un ornement de grâce : cultivez au Séminaire votre esprit et votre cœur, et semez y toutes les fleurs d'utilité et d'agrément, les fleurs qui doivent amener des fruits excellents, et même celles qui doivent simplement briller ; car dans une éducation parfaite, il faut, comme dans les œuvres de Dieu, des ornements qui n'ont pas d'autre destination que celle d'embellir. Que vos fleurs soient semblables à celles du lis, *florete flores quasi lilium*, c'est-à-dire, que la beauté de la culture ne nuise jamais à la pureté de votre âme, et que la virginité de votre cœur soit intacte des labyrinthes et quelquefois des épines de la science. Produisez comme l'encens une odeur de suavité, afin qu'un jour, quand votre âme, échauffée par l'ardeur des desirs, se répandra comme un parfum autour de vous, elle verse partout l'odeur de l'intelligence et de la vertu, *quasi libanus odorem suavitatis habet*. Portez des rameaux de grâce, *frondete in gratiam* ; ne soyez étrangers à rien de ce qui peut donner de la vie, de la délicatesse et de sobres embellissements à votre existence. Chantez des cantiques, c'est-à-dire, que les joyeuses expansions et la tranquille sérénité de l'âme juste soient comme un berceau ombragé par-dessus les heures de notre vie, *collau-*

*date canticum* ; mais surtout bénissez Dieu dans ses œuvres, remerciez-le de ses bienfaits, et faites tout servir à la gloire de son nom. Rien ne donne de la fermeté à l'existence, de l'énergie au caractère, du calme à l'âme, comme cette pensée ultérieure de Dieu, comme ce regard de l'âme qui demeure fixée vers le ciel au milieu de la variété inconstante des choses humaines : *Benedicite Dominum in operibus suis, date nomini ejus magnificentiam*. Puissiez-vous, mes chers enfants, suivre mes conseils avec une constante fidélité, et répéter tous les jours ces paroles de St. Augustin, que je voudrais graver sur la porte de cette maison : “ O mon Dieu, que tout ce que j'ai appris d'utile en mon enfance soit employé à votre service ; que toutes mes paroles, que toutes mes compositions, que toutes mes lectures et mes méditations aient pour terme la gloire de votre nom : *Ecce tu Domine, rex meus et Deus meus, tibi serviat quidquid utile puer didici, et tibi serviat quod loquor, quod scribo, et lego, et numero*. — Oui, tout pour Dieu, l'intelligence comme le cœur. Le reste dans la vie est une vanité, et l'expérience l'apprend d'une manière cruelle aux incrédules. Mais quand Dieu est le but de la vie, il donne à toute chose une plus grande solidité ; il se plaît même à répandre des ornements sur l'existence ; il la rend plus honorable aux yeux des hommes, et il parachève lui-même ce qu'il y a toujours de defectueux dans nos œuvres : *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius*.

Mais, mes chers enfants, on dit que les pères ne doivent pas adresser seulement des paroles flatteuses. Laissez-moi donc, avec la permission de votre excellent supérieur, qui connaît toute mon affection pour lui, de vos bons maîtres dont j'apprécie le dévouement si désintéressé, des honorables autorités de cette commune, et aussi de ce nombreux clergé que nous sommes toujours heureux de voir autour de nous, laissez-moi adresser un reproche au petit séminaire de Montlieu, qui est mon jardin et ma pépinière. Ce reproche, mes chers enfants, que votre cœur le devine... c'est celui d'être trop loin de moi ; et cet éloignement est